

LONDRES EN PARLE



Au premier abord, Rose Cecil a toute la froideur et la réserve d'une jeune Anglaise de bonne famille. Toujours en jeans lorsqu'elle travaille, elle parle avec l'extrême politesse d'une petite fille à qui l'on a appris à vouvoyer dès l'âge de cinq ans (elle a été élevée en français) et qui ne fait pas un geste sans consulter sa nannie. Et pourtant, Rose, qui a été élevée à Cranborne, la maison de famille du Dorset, par des tuteurs, — sa mère, très religieuse, n'avait pas confiance dans les écoles — Rose donc habite aujourd'hui au bord de la Tamise sur les docks, dans un entrepôt converti. C'est là qu'elle a emménagé



Habillée par Stephen King, Rose visite la galerie de Rebecca Hossack.



Rose Cecil prend le thé à Hatfield avec sa mère, Lady Salisbury. Celle-ci dessine des jardins et vient de publier un best-seller sur les jardins de la reine mère.

son atelier. Sa mère avait voulu devenir sculpteur et dessine activement des jardins. Rose était déterminée à devenir peintre. Peu à peu, son portfolio constitué, elle intègre une école spécialisée dans le dessin. A vingt ans, c'est la première fois qu'elle côtoie enfin des gens de son âge qui n'ont pas été sélectionnés par sa famille... Suit un tour du monde, sac à dos, en treize mois, avec d'innombrables croquis de l'île de Pâques, des Galapagos, de Tahiti et de l'Australie qui donnent lieu en 1984 à sa première exposition en solo.

Quatre voyages au Pakistan pour venir en aide aux réfugiés afghans, et une expédition au Sahara en tant que chauffeur et cuisinière complètent sa vision du monde : elle aura eu son « grand tour » comme les Anglais au XIX^e siècle.

Depuis qu'elle s'est réétablie à Londres dans les Docklands, Rose réserve deux mois par an au voyage. En Afrique, bien sûr, surtout au Zimbabwe et au Kenya où sa famille a gardé des attaches, et bientôt en Asie qu'elle ne connaît pas. Le reste du temps, elle travaille. Depuis sa sixième exposition en 1988, elle reçoit commande sur commande, pour des (Suite page 58)

MODERNES HÉROÏNES

par LAURE DE GRAMONT

Les contes de fées existent toujours. On peut être jeune, belle, bientôt célèbre. Et être heureuse. Ainsi à Londres, deux héroïnes modernes qui tirent de la vie tout ce qu'elles y rencontrent. L'une est blonde, anglicane, fille du marquis de Salisbury (comme la capitale du Zimbabwe) et peintre. L'autre est brune, aux yeux bleus, mi-écossaise et mi-irlandaise, catholique donc, fille et petite-fille d'une lignée de femmes écrivains et d'hommes politiques. Elle vient de publier sa première biographie.

lorsque, une fois ses études d'art terminées, la chevelure striée de lignes rouges et noires, elle enfourcha sa Suzuki 750 et décida enfin de vivre sa vie.

Elevée dans une famille de six enfants dont cinq garçons, elle a passé son enfance à cheval et à la chasse comme eux. Mais alors qu'on les envoya faire le jackaroo en Australie et travailler dans des fermes en Argentine, elle fut installée à Londres comme débutante. Assez vite la perspective d'attendre toute la journée les dîners et les bals la déprima suffisamment pour qu'elle demande à un peintre ami de la prendre dans

Sa Suzuki 750 offre un contraste étrange avec les grilles ancestrales du château de Hatfield.

